CHEVALERIE ET IMAGINAIRE ARTHURIEN DANS THE FISHER KING DE TERRY GILLIAM

FRANCK HANIN

Franck Hanin

Chevalerie et imaginaire arthurien dans The Fisher King de Terry Gilliam

© Franck Hanin, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1416-4

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Introduction

Analyser des extraits du film *The Fisher King* réalisé par Terry Gilliam en 1991, c'est se donner la possibilité de s'intéresser à une figure qui traverse l'oeuvre de ce réalisateur depuis sa participation active aux extravagances loufoques des Monty Python[1] : le chevalier, ce qu'il représente, ce qu'il véhicule, l'objet de sa quête et l'univers arthurien auquel il se rattache. Dans cette perspective, on ne manquera pas de penser à Sam Lowry[2] qui se rêve chevalier mais échoue à en être un réellement (1985), au baron de Münchausen[3] au comportement chevaleresque quelque peu égrillard (1989), à Dennis Cooper[4] vainqueur du Jabberwocky et qui ne veut pas être chevalier (1977), ou encore au jeune héros de *Time Bandits* (1982), et enfin à Toby[5] reprenant le flambeau vacillant de Don Quichotte (2018).

La pertinence de l'analyse proposée dans cet essai nous a paru pertinente de par le fait que la chevalerie présentée au travers des textes est un monde idéal (Hollywood a contribué à le présenter comme tel au cinéma, mais en premier Chrétien de Troyes en littérature), rêvé et que Terry Gilliam est un rêveur qui fuit la matérialité au profit d'un imaginaire critique. Il a d'ailleurs tourné le dos à son pays de naissance – terre de matérialité, renonçant à sa nationalité américaine pour élire domicile en terre de Camelot, terre de rêve.

Et c'est là que réside l'intérêt de ce film : montrer que le chevalier a fait rêver et fait rêver encore dans un monde totalement pragmatique et régi par l'argent, que l'imaginaire est à portée de main si on le souhaite, que les valeurs humaines ne sont pas vaines et enfin que le Graal est ce que l'on voudra qu'il soit.

Terry Gilliam est un enchanteur de la réalité la plus déprimante tout en en étant un critique acerbe, mais il est aussi en quête d'un idéal scénaristique et cinématographique capable de répondre à ses visions, en définitive, d'une forme de Graal : » Le Graal est constamment considéré comme étant au centre de mon travail »[6]

Cet essai est une étude de six extraits du film *The Fisher King*, extraits illustrés par des textes littéraires ou documentaires portant sur la quête du Graal et la chevalerie, qu'elle soit historique ou littéraire. Ces textes sont là en écho à l'oeuvre de Terry Gilliam mais peuvent tout aussi bien être un préalable au visionnage afin de l'enrichir

Enfin, il ne s'agit pas d'une étude filmique au sens strict du terme car on aura peu souvent recours à la grammaire du cinéma, sinon lorsque cela fera particulièrement sens, mais d'un parcours dans une œuvre. Ce parcours se présente sous forme de chapitres livrant une analyse de l'extrait ; chacun de ces chapitres peut être lu indépendamment des autres selon l'intérêt, le goût ou ce que le lecteur recherche.

Afin de ne pas alourdir la lecture, tous les documents cités et utilisés sont placés en annexe.

Chapitre I
L’image fixe

Préambule :

Il advient bien souvent que notre œil ne fasse que glisser sur l'affiche d'un film, qu'elle soit placée sur le côté d'un bus, placardée sur un mur ou encore exposée à l'entrée du cinéma – même si tout ceci tend à disparaître au profit d'écrans LED ; néanmoins, l'affiche du film qui constitue le sujet de cet essai est, à plusieurs égards, une entrée particulièrement intéressante.

Avant que de débuter l'observation point à point du document, on peut observer, de manière générale, qu'il crée un horizon d'attente chez celui qui l'observe. On s'interroge sur le sens de l'affiche qui ne permet pas un passage rapide, un coup d'oeil léger. Elle nécessité l'arrêt, la pause, car elle synthétise un grand nombre d'informations (texte et éléments visuels extrait du film ou non). Pourtant cette affiche n'induit pas la confusion chez l'observateur et répond à la « quintessence de l'affiche : une idée simple, illustrée simplement. »[7]. Elle montre mais ne dévoile pas ; elle intrigue par ses constituants et cherche à donner envie d'aller voir le film, d'obtenir les réponses aux questions que l'on vient légitimement à se poser si l'on prend le temps de regarder. D'ailleurs, la prise de temps est, dans le cas qui nous occupe, inévitable et l'équilibre entre compréhension et incompréhension – suivie immédiatement par le désintérêt et donc l'échec de l'affiche – est fragile. Jeter un œil serait ne rien comprendre et s'arrêter satisfait en partie la curiosité qui a été piquée. L'observateur oscille alors entre perception immédiate et déchiffrement, prêtant attention à la forme et accédant partiellement seulement au fond. Cette affiche du film de Gilliam répond ainsi à l'objectif fondamental qui est le sien : « ...intriguer le public arrêté au lieu de le satisfaire en passant. »[8].

Analyse de l’affiche française.

Premier point remarquable, il apparaît nettement que cette affiche est une composition. Aucun élément présent n’est véritablement extrait des images du film si ce n’est Robin Williams ; tout le reste relève du dessin. Cette réalisation est assez étrange et introduit immédiatement une opposition entre le réel et le factice. Seul le personnage incarné par Williams est vrai, tout le reste – y compris Jeff Bridges – est faux, désincarné. Cela annonce un des thèmes forts du film.

L’affiche présente des teintes allant de bas en haut du noir au bleu ciel foncé.

On peut néanmoins observer la présence de taches de lumières qui ne nous permettent pas de savoir si le moment représenté est celui de l'aube ou du crépuscule. En arrière plan la ville se détache en toile de fond et indique clairement que l'action va se dérouler dans un cadre urbain, très certainement américain car on distingue derrière Jeff Bridges l'une des deux tours du World Trade Center.

Une ouverture de lumière dans le ciel permet d'éclairer une zone particulière de l'affiche, la zone centrale. Cette lumière zénithale se trouve surplombée par le titre du film qui semble avoir été écrit ou griffonné comme un « tag ». Entre les deux mots du titre est placé un objet dessiné également – une coupe, élément semble-t-il anachronique au mieux, incongru au pire - qui paraît rayonner. Ce titre fait l'objet d'une traduction. Enfin, tout en haut on trouve le nom des deux acteur-stars du film dont on observe les images placées en symétrie verticale en dessous.

Un texte en haut à gauche cite l'avis très positif du magazine de cinéma Studio mais il ne nous éclaire pas sur le sujet traité.

Enfin, le bas de l'image est dévolu aux informations techniques relatives à la production du film et à l'équipe de tournage.

La moitié basse de l'affiche est celle qui attire le plus le regard et sa construction pyramidale y contribue (pointe au niveau de l'ouverture dans le ciel et base élargie au niveau des pieds des deux personnages). Trois éléments essentiels composent cette moitié basse : deux hommes et une poubelle. Un nouveau thème pointe ici : le bien n'est pas où on croit le trouver.

Le personnage de gauche – véritablement issu du film - semble exulter sans aucune raison. On peut alors se demander s'il est fou ou simple. Son accoutrement minimaliste aux couleurs terreuses laisse entendre qu'il s'agit d'un SDF. Sa présence auprès d'une poubelle à la couleur particulièrement de mauvais goût n'est donc pas surprenante. D'ailleurs, son attitude heureuse est - elle causée par l'épée qui sort ou tombe de cette poubelle ? Ou bien encore par ce qu'il aurait trouvé dans cette poubelle ?

L'épée est un élément étonnant dans l'image. Elle est particulièrement lumineuse et attire le regard ; elle interroge et contraint l'observateur à se poser des questions. Cette épée est le seul objet susceptible de faire directement référence à la notion de « roi » présente dans le titre.

À ce sujet, le personnage de droite ne semble aucunement gêné ou surpris. Dans ses habits sombres (à part la chemise à fleurs de mauvais goût prouvant, s'il le faut, qu'argent et succès ne sont pas synonymes de bon goût) qui rappellent nettement le sol ainsi que le monde de la finance et ses « rois » mais encore de l'argent déshumanisé, il adopte une attitude désinvolte (mains dans les poches de sa veste). Son regard semble glisser sur les objets et le personnage qui se tiennent près de lui.

Tout oppose donc nos deux personnages : attitude, vêtements, classe sociale probable.

Un ultime détail vient néanmoins perturber cette ensemble : la statuette en bois de Pinocchio. Là aussi l'observateur est amené à se poser des questions : cette statuette a-t-elle été jetée à la poubelle ? Pour quelle raison ? Quel est son rapport avec le sujet du film ? Mais on peut aussi s'interroger sur le lien entre l'histoire de Pinocchio et celle des deux personnages qui va être racontée.

En fait, et tout simplement, *Pinocchio* est un conte. L'histoire du film serait-elle alors un conte ? Cette brève citation de Terry Gilliam est éclairante à ce sujet : « Les premiers Disney m'ont influencé. *Pinocchio* est certainement mon favori. »[9]. Le dessin animé de Disney date de 1940, année de naissance de Gilliam. Mais une autre iconographie surgit : le roi Arthur tirant Excalibur de l'enclume. Là aussi l'influence de Disney peut être rendue sensible quand on se rappelle le dessin animé *Merlin l'enchanteur* (1963) avec la lumière zénithale qui se manifeste quand le jeune écuyer retire l'épée (on pourra aussi évoquer *Excalibur* de John Boorman en 1981).

De la sorte, c'est tout le monde arthurien, son imaginaire qui se trouvent convoqués et, bien sûr, la quête du Graal. La présence de cet objet est perceptible à la fois en filigrane mais également de manière visuelle dans le titre *The Fisher King*.

Muni de tous ces éléments, il est alors possible de lire l'image tout autrement que sous l'angle d'un SDF, d'une poubelle, d'un riche indifférent et d'une lumière traversant une trouée de ciel.

Enfin, on peut aussi confronter cette affiche avec une autre disponible (**doc.1**) et qui a été utilisée dans les pays anglo-saxons. C'est, bien sûr, l'occasion d'une discussion et d'un débat avec les élèves sur le sens de cette affiche mais